



Une forme sombre frappa mes yeux. (Page 253.)

— Voyons, dit Chicot, achevons votre histoire, elle m'intéresse vivement, parole d'honneur ! Vous leur avez donc retiré un plat parce qu'ils trouvaient qu'ils n'avaient pas assez à manger ?

— Tout juste.

— C'est ingénieux.

— Aussi la punition a-t-elle fait un rude effet : j'ai cru qu'on allait se révolter ; les yeux brillaient, les dents claquaient.

— Ils avaient faim, dit Chicot ; ventre de biche ! c'est bien naturel.

— Ils avaient faim, n'est-ce pas ?

— La suite au prochain numéro. —

LES  
CHASSEURS DE CHEVELURES

PAR

LE CAPITAINE MAYNE-REID.

TRADUIT PAR ALLYRE BUREAU.

(Suite.)

Celui qui possédera cette chère petite créature la possédera tout entière, quelque humble de condition, quelque indigne qu'il puisse être. Chez elle, il n'y aura ni retenue, ni raisonnement, ni prudence, ni finesse. Elle cédera tout simplement aux impulsions mystérieuses de la nature. Sous cette influence, elle portera son cœur tout entier sur l'autel, et se dévouera, s'il le faut, au plus cruel sacrifice.

En est-il ainsi des cœurs plus avancés dans la vie, qui ont déjà subi plus d'un assaut ? Avec les belles, les coquettes ? Non, soyez repoussé par une de ces femmes, ce n'est pas un motif pour vous désespérer. Vous

pouvez avoir des qualités qui, avec le temps, transformeront les regards sévères en sourires. Vous pouvez faire de grandes choses ; vous pouvez acquérir de la renommée ; et au dédain qui vous a d'abord accueilli succédera peut-être une humilité qui mettra cette femme à vos pieds. C'est encore de l'amour, sans doute, de l'amour violent même, basé sur l'admiration qu'inspire quelque qualité intellectuelle, ou même physique, dont vous aurez fait preuve. C'est un amour qui prend pour guide la raison, et non ce mystérieux instinct auquel obéit seulement le premier. Quel est celui de ces deux amours dont l'homme doit le plus s'enorgueillir ? Duquel sommes-nous les plus fiers ? Du dernier ? Hélas ! non. Et que celui qui nous a faits ainsi réponde pourquoi ; mais je n'ai jamais rencontré un seul homme qui ne préférât être aimé pour les agréments de sa personne plutôt que pour les qualités de son esprit. Vous pouvez trouver mauvais que je fasse cette déclaration ; vous pouvez protester contre. Elle n'en reste pas moins vraie. Oh ! il n'y a pas de joie plus douce, de triomphe plus enivrant que de serrer contre son sein la tremblante petite captive dont le cœur est agité des innocentes pulsations d'un amour de jeune fille !

Ce sont là des réflexions faites après coup. A l'époque dont je retrace l'histoire, j'étais trop jeune pour raisonner ainsi ; trop peu familiarisé avec la diplomatie de la passion. Néanmoins, mon esprit, alors, se jeta dans de longues suites de raisonnements, et je combinai des plans nombreux pour arriver à découvrir si j'étais aimé.

Il y avait une guitare dans la maison. Pendant que j'étais au collège, j'avais appris à jouer de cet instrument, dont les sons charmaient Zoé et sa mère. Je leur disais des airs de mon pays, des chants d'amour ; et, le cœur battant, j'épiais sur sa physionomie l'effet que pouvaient produire les phrases brûlantes de ces romances. Plus d'une fois,

j'avais posé là l'instrument avec un désappointement complet.

De jour en jour, mes réflexions devenaient plus tristes. Se pouvait-il qu'elle fût trop jeune pour comprendre la signification du mot amour ? trop jeune pour éprouver ce sentiment ? Elle n'avait que douze ans, il est vrai ; mais c'était une fille des pays chauds, et j'avais vu souvent, sous le ciel brûlant du Mexique, des épouses, des mères de famille qui n'avaient que cet âge.

Tous les jours nous sortions ensemble. Le botaniste était occupé de ses travaux, et la mère se livrait silencieusement aux soins de l'intérieur.

L'amour n'est pas aveugle. Il peut être tout ce que l'on voudra au monde ; mais pour tout ce qui concerne l'objet aimé, il a les yeux, toujours éveillés, d'Argus. . . .

Je maniais habilement le crayon, et j'amusais ma compagne en faisant des croquis sur des carrés de papier et sur les feuilles blanches de ses cahiers de musique. La plupart de ces croquis représentaient des figures de femmes, dans toutes sortes d'attitudes et de costumes. Elles se ressemblaient toutes par les traits du visage.

L'enfant, sans en deviner la cause, avait remarqué cette particularité.

Pourquoi cela ? — demanda-t-elle un jour que nous étions assis l'un près de l'autre. — Ces femmes ont toutes des costumes différents, elles sont de différentes nations, n'est-ce pas ? Et pourtant elles se ressemblent toutes ? Elles ont les mêmes traits ; mais tout à fait les mêmes traits, je crois ?

— C'est votre figure, Zoé ; je ne puis pas en dessiner d'autre.

Elle leva ses grands yeux, et les fixa sur moi avec une expression d'étonnement naïf ; mais sa physionomie ne trahissait aucun embarras.

— Ça me ressemble ?

— Oui, autant que je puis le faire.